

L'histoire à l'école. Modes de pensée et regard sur le monde [Charles Heimberg]

Autor(en): **Müller, Bertrand**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **52 (2002)**

Heft 3: **Osmanische Diaspora = Diaspora ottomane**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'une par Ch. Heimberg, coordinateur de la revue, et l'autre par Pierre-Philippe Bugnard, membre du comité de rédaction, avaient nourri notre récente rubrique «Debatten/Débats» (cf. n° 3, 2001).

Souhaitons que cette nouvelle revue s'ouvre non seulement aux spécialistes de la didactique, mais aussi aux enseignants eux-mêmes ainsi que, naturellement, aux «historiens universitaires».

Bertrand Müller, Lausanne

Charles Heimberg: **L'histoire à l'école. Modes de pensée et regard sur le monde.** Issy-les-Moulineaux, ESF éditeur, 2002, 125 p. (collection Pratiques et enjeux pédagogiques).

L'histoire enseignée à l'école ne saurait être une simplification de l'histoire universitaire. Ce credo fonde la démarche pédagogique défendue par Charles Heimberg, lui-même formateur en didactique de l'histoire dans le canton de Genève. Cette idée simple est moins banale qu'elle n'y paraît et me semble singulièrement féconde pour aborder la question de l'enseignement d'une discipline dont les implications intellectuelles, sociales, politiques et idéologiques sont aussi inextricablement liées. Elle permet, d'une part, de prendre distance avec les expériences malheureuses et paresseuses d'une «nouvelle histoire» universitaire totalement défigurée dans les programmes scolaires, précipitamment remplacée par un retour aux vieilles méthodes éculées. D'autre part, reconnaître l'autonomie pédagogique de l'histoire implique une certaine professionnalisation de son enseignement. C'est aussi ce pour quoi milite le petit ouvrage de Heimberg. Les contraintes disciplinaires et scolaires dictent dès lors la définition des objectifs, les choix thématiques, l'organisation des contenus, l'élaboration des activités pédagogiques et des méthodes d'évaluation, la formation d'un corps enseignant compétent, partageant une culture commune. Ainsi posée la question d'une «reconstruction disciplinaire de l'histoire enseignée» n'engage pas que des enjeux pédagogiques mais à des implications politiques au sens large du terme notamment en Suisse où les enseignants d'histoire ne disposent pas des instruments de socialisation que constituent, en France, l'agrégation, en Allemagne et ailleurs, des sociétés d'histoire professionnelles.

Bien qu'il cède parfois au mode prescriptif – l'utilisation fréquente du verbe devoir –, l'ouvrage de Heimberg n'a rien d'un livre de recettes et la réflexion didactique qu'il nous propose, truffée de propositions concrètes souvent ingénieuses, s'inscrit dans une réflexion plus générale portant sur les modes de pensée et la culture historiques. Le propre d'une discipline – Heimberg le rappelle quelque part – ce n'est pas seulement de proposer un capital de connaissances, mais aussi de transmettre des modes spécifiques d'acquisition du savoir.

Il en retient trois principaux: la comparaison, qui est d'abord une manière de sensibiliser les élèves aux rapports entre passé et présent, de leur faire prendre conscience de l'altérité, de la diversité dans l'espace comme dans le temps. Seconde préoccupation: la périodisation. La question du temps est sans doute au cœur de la réflexion historique et Heimberg insiste à juste titre sur la nécessité de sortir du temps chronologique événementiel et de remettre en cause la périodisation classique (Antiquité, Moyen Age, Temps modernes, histoire contemporaine) pour aborder le temps, la durée, les rythmes temporels, les ruptures et les continuités dans leur complexité. Périodiser est sans doute une construction du temps et des rythmes, ainsi qu'une lecture de l'événement, des durées et des grandes articulations de l'histoire, mais cette opération, qui exige tout de même un très gros effort d'abstraction, ne bute-t-elle sur les contraintes temporelles de l'enseigne-

ment? Comment rendre compte et faire comprendre en une demi-page de manuel, ou en une leçon de quarante-cinq minutes, de la durée multiséculaire de certains phénomènes historiques, alors même que des événements, souvent décisifs, mais très brefs, sont plus longuement développés?

Heimberg retient un troisième élément: la distinction de l'histoire et de ses usages. Dans la problématique posée, l'expression ne me paraît pas nécessairement heureuse. Heimberg en distingue deux niveaux: les rapports entre histoire et mémoire; l'histoire dans les œuvres (i.e. la littérature) et dans les médias. La distinction entre ces deux niveaux s'avère rapidement illusoire, de même d'ailleurs que la distinction entre histoire et mémoire surtout lorsque celle-ci est rapportée aux critères d'une histoire critique. Il y a là assurément l'un des enjeux majeurs de l'histoire scolaire, mais différencier l'histoire comme «construction de connaissance» et la mémoire comme «construction du souvenir» occulte la dimension proprement cognitive de la mémoire au travers de ses manifestations multiples, y compris littéraires ou médiatiques.

En se définissant comme science et science des sociétés, l'histoire universitaire a fait éclater l'ancienne indistinction de l'histoire et de la mémoire sur laquelle se sont élaborés précisément l'histoire scolaire et ses liens avec l'histoire savante. Or aujourd'hui, c'est un désir de mémoire autant sinon plus qu'un désir d'histoire qui paraît baliser le rapport au passé. Faut-il donc maintenir la différence «fondée sur un apprentissage solide des faits de l'histoire» (p. 73) et réduire ainsi la «mémoire» à un «usage» de l'histoire? Heimberg ne le pense peut-être pas aussi nettement qu'il ne l'écrit ici: il fait en effet très utilement référence aux notions de mémoire biographique et de mémoire culturelle définies par l'égyptologue Jan Assman dans le prolongement des travaux de Maurice Halbwachs sur la mémoire collective. La mémoire biographique ici n'établit pas seulement un rapport générationnel au passé, mais aussi un rapport de l'individu au groupe. Et dans l'articulation du biographique au culturel, l'histoire scolaire a un rôle essentiel à jouer, même si elle en a sans doute perdu le monopole.

C'est précisément l'objet du troisième chapitre du livre: quelle culture historique commune élaborer et transmettre? Question redoutable à l'évidence? Heimberg, qui n'a pas de regrets nostalgiques particuliers pour une «histoire patrimoniale et nationale» aujourd'hui obsolète, insiste sur la nécessité de définir des points de repères communs et de privilégier un point de vue pluraliste, mais il esquive un peu la question ou plutôt s'arrête sur le seuil, en insistant plutôt sur les moyens pédagogiques que sur les contenus. Il a sans doute raison de privilégier l'expérimentation individuelle (orientée par l'enseignant), mais alors comment agréger celle-ci à une culture commune?

Le projet didactique du livre se nourrit d'une préoccupation majeure et qui n'est pas si simple à atteindre: concilier des exigences de connaissance avec le développement d'un esprit critique au service d'une exigence démocratique et humaniste. Le livre est court, mais le débat ainsi posé et ouvert mérite assurément plus que ces quelques remarques.

Bertrand Müller, Lausanne

Die Schweiz, der Nationalsozialismus und der Zweite Weltkrieg. Schlussbericht der UEK Schweiz – Zweiter Weltkrieg. Zürich, Pendo, 2002. 619 S.

Angesichts der breiten und oft kritischen öffentlichen Debatten ist eine Besprechung des Schlussberichtes der Unabhängigen Expertenkommission Schweiz – Zweiter Weltkrieg (UEK oder Kommission Bergier) nicht möglich, ohne zuvor